

Jeanie. Or, il savait qu'un train se dirigeant sur Rouen partait à quatre heures précises de la gare de l'Onest.

Et il était là, immobile, la face étendue contre terre, l'oreille posée sur le rail !

Tout à coup, il entendit au loin un roulement semblable à celui du tonnerre. Plus de doute ! le train partait de Maison-Lafite et se dirigeait sur Conflans ! Personne mieux que lui ne connaissait l'heure exacte et l'itinéraire de ce train : c'était celui qu'il prenait toujours quand il allait dîner dans sa propriété de Triel. C'en était fait ! Dans deux minutes, il allait être broyé !

Il tenta de se relever. Ce fut en vain. La paralysie était complète. Il voulut crier, appeler au secours... Horreur ! Aucun son ne sortit de sa bouche ! Il avait perdu même l'usage de la parole !

Ce qu'il dépensa d'efforts en ce moment, ce qu'il prononça mentalement d'appels désespérés est incalculable. Il était rivé au sol par une puissance plus forte que tous les liens du monde, par l'inertie !

De rage et d'impuissance, il dévorait le sable sur lequel se crispait sa lèvre brûlante.

Et le roulement s'approchait toujours, grossissait à chaque seconde, effrayant, grondant sourdement sur les rails que le poids de la lourde machine ébranlait déjà. C'était la mort qui s'avancait, mort horrible, inévitable !

Il se souvint alors de ces paroles de Paris :

« Dieu a parfois pour les scélérats de ces longanimités qu'on ne s'explique pas.

« Mais un jour sa patience se lasse et le châtement arrive... »

Oui, c'était le châtement qui arrivait, le plus imprévu, le plus monstrueux, le plus implacable ! Ce n'était plus un bruit lointain, un grondement sourd, c'était comme le fracas d'un tonnerre incessant.

Bientôt il distingua la machine. Elle s'avancait irrésistible, avec sa lanterne éclairée, semblable à l'œil immense d'un cyclope ; elle glissait rapide, fatale, comme un diabolique engin poussé par une force invisible.

Oh ! l'impuissance ! Oh ! l'inertie ! Si du moins il avait pu perdre connaissance ! Mais non, il la voyait venir, ralentissant sa marche avant d'atteindre la station, comme pour prolonger son supplice.

Tout à coup, un coup de sifflet retentissant et prolongé ébranla les airs. O bonheur ! Le mécanicien l'avait aperçu, il allait renverser la vapeur, s'arrêter à temps, il était sauvé !

Mais le sifflet se rapprochait de plus en plus. Il poussait des notes aiguës, saoulées, pareilles à des cris d'angoisse, et la machine brutale, emportée par son élan, semblait voler quand on émet sur les rails qu'elle broyait sous sa masse formidable.

Enfin, il l'aperçut à dix pas de lui...

Il tenta un dernier effort, voulut pousser un cri d'agonie ; mais la main vengeresse de Dieu s'était appesantie sur lui.

Pas un muscle de son corps ne s'anima sous sa volonté, pas un souffle ne s'échappa de ses lèvres.

Alors, écrasé par le sentiment de son néant, il ferma les yeux.....

## ÉPILOGUE

Le lendemain, tous les journaux du soir servaient à leurs lecteurs le fait divers suivant :

« Hier, vers quatre heures et demie du soir, au moment où le train 39, parti de Paris, à quatre heures, arrivait à la station de Conflans et venait de franchir le pont de pierre qui relie l'un à l'autre les deux côtés de la forêt, le mécanicien qui le conduisait aperçut un homme couché en travers des rails.

« Déjà il avait ralenti sa marche. Il fit jouer à plusieurs reprises le sifflet de la locomotive, afin d'avertir le malheu-

reux de sa présence ; mais celui-ci, malgré ses avertissements, et bien qu'il eût les yeux fixés sur la machine, ne tint aucun compte de ces coups de sifflet réitérés.

« Un moment, le mécanicien espéra arrêter à temps, mais la lancée du train était telle qu'il parcourut encore plus de trente mètres en passant sur le corps de cet infortuné.

« Quand on le releva, ce n'était plus qu'un amas informe de débris encore palpitants.

« On porta le cadavre à la porte de Conflans, mais toute espèce de secours était inutile.

« Cet individu était habillé avec recherche. Il portait un pantalon gris perle, un gilet blanc et un habit bleu à bouton d'or.

« En procédant aux constatations, on trouva dans la poche de l'habit un portefeuille de cuir rouge, contenant des lettres et des cartes de visite au nom du comte d'O...y, et une photographie de ce gentilhomme.

« Des informations qu'on a recueillies, il résulte que le comte d'O...y était parti de chez lui le matin à dix heures. Tous ses domestiques l'avaient vu sortir dans la tenue que nous avons décrite.

« Le comte avait contracté, en effet, le jour même, à onze heures, un mariage d'inclination. Il avait épousé une jeune femme sans fortune, avec laquelle il avait eu des relations pendant longtemps et qui lui avait donné un enfant mâle.

« C'est cet enfant qui hérite, par conséquent des immenses richesses de son père. On nous assure que le comte d'O...y ne possédait pas moins de deux cent cinquante mille livres de rente.

« Son fils est âgé de dix mois à peine.

« On se perd en conjectures sur les causes de ce suicide épouvantable, qui plonge dans la consternation une jeune veuve intéressante à tous égards.

« Par les soins de la comtesse d'O...y, le cadavre de son mari a été ramené de matin à l'hôtel qu'il habitait.

La réduction de ce fait divers explique ce qui s'était passé.

Au moment où, la tête perdue, Raymond avait pris la fuite, personne ne s'était aperçu de sa disparition.

On se souvient que Paris avait été blessé, qu'Adrien et Berger lui prodiguaient leurs soins, tandis que Gustave et le soldat chargeaient les pistolets.

Ce ne fut qu'après avoir terminé ces deux opérations indispensables qu'on remarqua que le comte n'était plus là.

Paris poussa un cri de fureur et se précipita au hasard à travers la forêt.

Raymond n'avait pu fuir que du côté opposé à celui où ils se trouvaient. Donc, il rencontrerait en face de lui le chemin de fer et serait obligé de revenir sur ses pas ou de le longer. Tout le monde se mit à sa recherche.

En arrivant près de la voie, ils virent le train arrêté à quelques mètres de la station et trois ou quatre hommes soutenant un objet informe qu'ils ne reconnurent pas tout d'abord.

Ces hommes se dirigeaient vers la gare.

Quelques voyageurs étaient descendus du wagon et les suivaient en criant :

— On vient d'écraser un homme !

Agité d'un sinistre pressentiment, de Coissy se rendit à la station et y arriva à l'instant où l'on déposait le cadavre dans la salle d'attente.

Du premier coup d'œil, il reconnut Raymond, aux habits dont il était revêtu.

Aussitôt, il sortit, rallia ses amis d'un geste :

— Silence ! leur commanda-t-il. Le corps que l'on vient de relever est celui du comte. Sans doute, il s'est fait écraser en voulant traverser la voie... Venez, et écoutons les commentaires de la foule avant de nous avancer.

Chacun approuva la sagesse de ce conseil. En moins d'une minute, la salle avait été envahie par les voyageurs qu'y attirait la curiosité. Un médecin qui se trouvait dans le train constatait la mort, le mécanicien s'excusait auprès du chef de gare, et prenait son aide à témoin qu'il avait distingué le corps